DEUXIÈME ANNÉE
N° 5



30 JANVIER 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

LAUDY-46-

Saccageant tout sur leur passage, les Sarrazins marchent vers Bordeaux. *(voir p. 12)*

TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

Connaissez-vous la mésaventure dont vient d'être victime ce fermier italien connu, pour son avarice, à vingt lieues à la ronde ?

Non ?... Eh bien ! la voici :

Invité à un dîner d'anniversaire, ce personnage but et mangea tant qu'il s'endormit pour ne se réveiller que le lendemain matin, dans son lit... avec une jambe plâtrée.

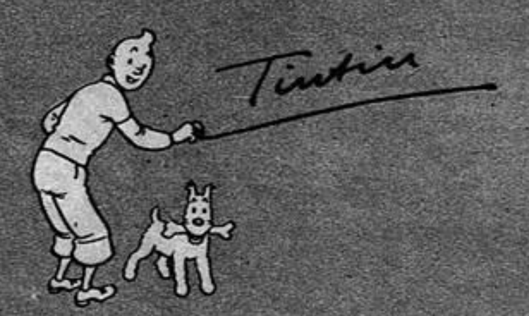
Ses amis lui racontèrent qu'il s'était brisé le tibia, la veille au soir, et l'obligèrent à rester couché pendant quatorze jours.

Au matin du quinzième, le fermier, qui s'étonnait de ne pas souffrir, cassa le plâtre et découvrit la supercherie... Il descendit à sa cave : toutes ses provisions avaient disparu.

Que pensez-vous de cette histoire ?

Je ne puis m'empêcher de croire que si l'avarice de ce fermier n'avait pas été aussi sordide, il ne serait sans doute jamais venu à l'idée de ses amis de le voler. Certains défauts, qui frisent ainsi la démesure et le ridicule, provoquent immanquablement la risposte.

Bonne poignée de mains !





Comment allez-vous, les amis ?

Je vous ai parlé dernièrement d'un code secret pour le club. J'y reviens aujourd'hui plus longuement.

Vous savez sans doute que chaque système de code possède sa « clef » ou sa « grille », c'est-à-dire, le moyen de traduire le message en langage clair.

Un des systèmes les plus difficiles à déchiffrer, et, en même temps, les plus aisés à lire, c'est celui qui consiste dans l'emploi d'un NOMBRE-CLEF.

Prenons un exemple, voulez-vous ?...

Supposons que le nombre-clef soit 2342.

Voici une phrase écrite en code :

X L Z G V L R Y K Q.

Cela signifie tout simplement : VIVE TINTIN (Il s'agit du Journal, bien entendu, et non de moi !).

Cet assemblage de lettres vous paraît inintelligible?... Minute!... Disposons chacun des chiffres du nombre 2342 en-dessous des caractères du message et dans leur ordre. Nous obtiendrons :

X L Z G V L R Y K Q
2 3 4 2 2 3 4 2 2 3

Pour déchiffrer le message, il suffit de faire reculer les caractères à traduire d'autant de lettres (selon leur succession dans l'alphabet) que l'indique le chiffre-clef.

Exemple : X — 2 : il faut faire reculer X de deux lettres, c'est-à-dire, jusqu'à V. X égale donc V.

L — 3 : faisons reculer L de trois lettres : K J I... nous comprenons que L = I. Et ainsi de suite.

L'avantage de ce système, c'est qu'on peut le varier à l'infini en changeant simplement le nombre-clef.

Je ne le trahis donc pas le moins du monde en vous le proposant dans notre journal.

Ceci ne vous empêche pas, bien entendu, de m'envoyer des codes secrets de votre invention. J'espère même que vous serez nombreux à m'écrire. Nous en discuterons tous ensemble et le meilleur triomphera.

A jeudi prochain, les amis.

Une bonne poignée de mains à vous tous.

TINTIN.



MON COURRIER

GUY MOREAU, Gand. — Ton idée est très bonne, nous tâcherons de la mettre à exécution. Bien à toi.

JACQUES VAN CAUWENBERGH, Uccle. — Nous pouvons te fournir le « Lotus Bleu ». Vois les conditions dans le journal. — Nous transmettrons ta question au capitaine Haddock. Amicalement.

ANTONIO de la SERRA et A. MAES de Remouchanmps, vous trouverez réponse à vos questions dans le nº 17 de TINTIN. Bonne poignée de mains.

FERNANDE VAN BOEKRYK, Schaerbeek. JEAN HERMESSE, Grivegnée, CHRISTINE DELEN, Bruges. — Les albums que vous me signalez seront prochainement réédités. Vous pourrez les obtenir au journal. Amitiés.

JACQUES MUNDS, Brasschaet. — Merci pour ta gentille lettre. Tu auras bientôt, ton calendrier ! Cordialement.

WILLY MONTIGNY, Tournai et CHRISTIANE ELOY. — Vous aurez trouvé tous les renseignements nécessaires concernant le club dans les précédents nºs de TINTIN. Très cordialement à vous !

P.R. SCHIFF, Bray. — La Major Wings répondra directement à ta demande; nous la lui avons transmise. Bonne poignée de mains !

MICHEL RYCKMANS, Boitsfort. — Ta gentille lettre nous a fait plaisir. L'album « Les Cigares du Pharaon » va être réédité. Nous penserons à ta suggestion au sujet de Quick et Flupke, mais pour le moment, il est impossible de la mettre à exécution. Amicalement à toi.

C. FEUCHAUX, Namur. — Tu auras trouvé réponse à ta question dans un des précédents numéros de TINTIN. Cordialement à toi.

PAUL RASMONT, Ostiche-Stocq. — Non malheureusement, il ne nous est pas possible de faire paraître l'histoire que tu nous demandes. Bien à toi !

GUY FERRIER, Uccle. — Nous avons transmis ton avion au Capitaine Haddock; il te dira lui-même ce qu'il en pense. Amitié.

HENRI de la GARDERE, Arlon. — Merci pour tes dessins; ils sont charmants. A bientôt !

NAJA FIN BEC. — Ta petite lettre nous a fait plaisir; nous sommes très heureux de savoir que TINTIN te plaise tant. Bonne poignée de mains.

ETIENNE MANNE, HUY. — Nous avons transmis ta demande au Major Wings. Ta lettre est amusante et pleine d'idées excellentes. Amicalement à toi.

MYRIAM VAN HOUTTE, Vicht. — Merci pour ton gentil petit mot. Les mots croisés que tu nous demandes paraîtront très prochainement. Bonne poignée de mains.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. Nº 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

ABONNEMENTS :

BELGIQUE		FRANCE		
Trois mois ...	Fr. b. 47.—	Fr. fr. 150.—	moins 5 %, soit	142.—
Six mois	» 90.—	» 290.—		275.—
Un an	» 175.—	» 560.—		530.—

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-contre au C. C. P. Nº 1909.16 de « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Pour la France, abonnez-vous à TINTIN-PARIS, boîte postale 14. Le prix des anciens numéros demandés directement au journal demeure fixé à fr. 3.50.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

















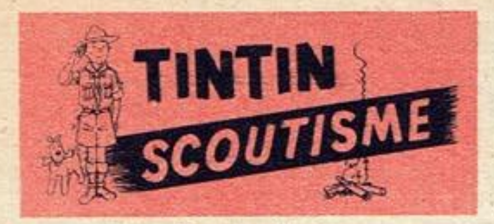








(A suivre.)



Mon Cher Caméléon,

Tu as bien raison de ne plus t'embarrasser de préambules. Je ferai de même à l'avenir !...

Reprenons notre arc, ou pour mieux dire, notre branche d'arc, à l'endroit où nous l'avons laissée.

Scie-la de façon qu'elle t'arrive à hauteur du menton; cherches-en le milieu et indiques-y l'emplacement de la poignée; les limites de celle-ci devront se trouver à 2 centimètres au-dessus et à 7 centimètres au-dessous du milieu.

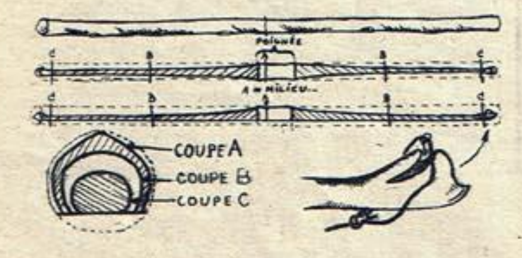
Si tu disposes d'un établi et d'un rabot, place soigneusement ta branche sur l'établi de manière qu'elle déborde de l'étau, et sur toute sa longueur, d'un centimètre très exactement. Rabote-la jusqu'à ce que tu obtiennes une surface bien plane. C'est du travail de précision, mais si tu es habile, tu pourras te passer de rabot et tu viendras à bout de cette difficulté avec un bon couteau.

Le côté plat de la branche sera le côté intérieur de ton arc.

La phase suivante de ta besogne, consistera à « profiler », c'est-à-dire, à amincir ton arc de façon régulière en partant de la poignée vers les deux extrémités. Attention !... Je dis bien de la poignée et non pas du milieu de la branche.

N'entame un côté qu'après avoir complètement terminé l'autre et, après l'avoir façonné au couteau ou au rabot, gratte-le avec un morceau de verre pour le polir.

Voici d'ailleurs quelques croquis qui t'indiqueront comment t'y prendre.



Si tu examines les coupes de ton arc, tu remarqueras que le côté intérieur, c'est-à-dire celui qui est tourné vers toi quand tu tires, ne doit pas être aminci. Par conséquent, quand il s'agira de profiler la branche, borne-toi à la surface du dessus et aux deux côtés, mais ne touche pas à la surface intérieure.

A présent, ton arc est pratiquement terminé. Dans le petit renflement que tu auras laissé aux deux extrémités de la branche, creuse deux encoches qui te permettront de fixer la corde. Celle-ci devra être très solide; on en vend de toutes préparées, mais, une fine cordelette de chanvre tressée, trempée pendant quelques jours dans l'huile de lin additionnée d'un peu de siccatif, puis soigneusement séchée, fera fort bien l'affaire. Garnis-en les bouts d'un nœud de chaise disposé de manière que la corde, une fois tendue, soit distante de la poignée de ton arc, d'environ 12 à 13 centimètres.

Pour éviter une usure trop rapide, munis l'endroit de la corde où la flèche se posera, d'une surliure en fil très fort.

Et voilà ! Ton arc est fin prêt !

La semaine prochaine, nous fabriquerons ensemble des cibles et des flèches. Et rien ne t'empêchera plus d'organiser des concours de tir à l'arc.

J'espère, mon cher Caméléon, que tu y prendras goût. En tous cas, cet exercice te développera les muscles et à ce titre seul, il est déjà recommandable.

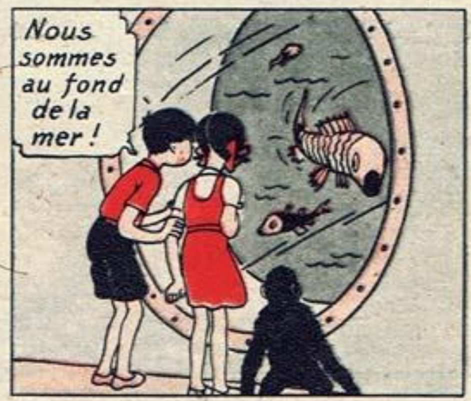
Je te serre cordialement la gauche.

ANGORA BATAILLEUR. — Merci pour ta gentille lettre ! Transmets mes amitiés à ton chef de groupe. Je parlerai de l'esprit de patrouille très prochainement.

BISON SERVIABLE.



















MON appareil photographique m'a valu, mes amis, une correspondace nombreuse. De sorte qu'il m'a fallu remettre à plus tard d'autres sujets intéressants et obtenir de l'imprimeur de changer ses compositions. Voici donc quelques-unes des explications que vous m'avez demandées sur les principes de la photographie.

Nous avons vu que le paysage, dont les rayons ont traversé l'objectif de l'appareil, se reproduit sur le fond de la chambre noire. La photographie est née le jour où l'on a trouvé le moyen de retenir cette image; et cela fut rendu possible par la découverte de certains produits (des sels d'argent) qui, du fait qu'ils ont été fabriqués dans l'obscurité, subissent une certaine transformation s'ils sont frappés par les rayons lumineux.

Si l'on place, dans le fond de la chambre noire, un papier recouvert d'une couche sensibilisée par des sels d'argent, et si l'on ouvre l'objectif en face d'un paysage bien éclairé, ce paysage se reproduira sur le papier de la façon suivante : les parties les plus claires transformeront complètement la couche sensible, tandis que les parties noires ne l'influenceront pas; quant aux demi-teintes, elles se marqueront plus ou moins.

Remarquez cependant que la transfor-

... DU MYSTÈRE ... Jo, Zette et Jocko

















(A suivre.)

mation subie par le papier sensible est absolument invisible : on dit que le papier est seulement « impressionné ». Il est donc nécessaire de « révéler » l'image encore invisible; c'est l'opération que l'on appelle le « développement » et qui doit se faire dans l'obscurité. Si, au moment de la développer, on sortait la photographie du laboratoire, on la verrait se noircir en moins d'une minute; en effet, les sels d'argent qui n'avaient pas encore été impressionnés, le seraient par la lumière ambiante. Il est donc indispensable de les rendre insensibles, dans le laboratoire, par une opération qui s'appelle le « fixage ».

Vous savez comment procèdent les photographes des foires. Ils ont une caisse qui leur sert à la fois de chambre noire et de laboratoire. A l'aide de leurs mains qui pénètrent à l'intérieur de la caisse par deux trous garnis de manches noires, ils disposent dans le fond, en face de l'objectif, le papier sensible; puis ils le développent et le fixent au fond de la boîte dans des cuves remplies des produits voulus. Et quand ils ont fait les opérations nécessaires, que sortent-ils de la boîte ? L'avez-vous vu ? Une photo, me direz-vous. D'accord, mais comment est-elle cette photo ? Elle est méconnaissable, car elle vous a transformé en nègre... Tout ce qui devait être noir se trouve être blanc, et, au contraire, les blancs sont devenus noirs ! Ce n'est pas ce que vous attendiez; je vous donnerai la raison de cette anomalie la semaine prochaine.

T. Tournesol



SPORTEZ-VOUS BIEN ?

Divagations hebdomadaires, par E. Tasseur.

IL n'est pas trop tard pour dire encore un mot du match de boxe qui mit aux prises le Nord-Africain Cerdan et l'américain Abrams.

On se rappelle que Cerdan eut beaucoup de difficulté à vaincre son coriace antagoniste. Interrogé par un journaliste français, Cerdan a déclaré : « A la fin de la 8e reprise, je me disais : Il va me battre... Il va me battre... J'étais mort, mais je frappais, je frappais, en serrant les dents ! » Un petit bravo pour Cerdan, le serre-dents...

★

M. Parker (rien de commun avec le fabricant du porteplume-réservoir qui porte le même nom), M. Parker, dis-je, n'est pas content du tout, mais là, pas du tout. Envoyé en Australie pour disputer la finale de la Coupe Davis, **cet excellent joueur de tennis a été remisé au vestiaire ni plus ni moins qu'une raquette dont les boyeux auraient cédé.** Le sélectionneur américain, Walter Pate, lui a préféré le dynamique Ted Schroeder.

— C'est du favoritisme, a vociféré Parker. Schroeder est le chouchou de Walter Pate !

Si Schroeder avait perdu ses matches l'Amérique toute entière aurait pris parti pour l'ami Parker. Malheureusement « le chouchou » a remporté les deux rencontres auxquelles il a participé et Mr Pate, encensé par tout le monde, s'est allègrement frotté les mains.

Comme quoi le malheur des uns fait le bonheur des autres.

★

Règlement en main, l'Australie aurait pu gagner le match de double sans même le disputer. En effet, Walter Pate aurait dû communiquer la composition de son équipe à M. Patterson, capitaine du team australien, vingt-quatre heures d'avance. Or il avait négligé de le faire. M. Paterson, dont on louera le fair-play, refusa de se prévaloir d'un argument si peu loyal et préféra perdre le match sur le terrain plutôt que de le gagner autour d'un tapis vert.

Ce Patterson est une bonne pâte, n'est-ce pas Mr Pate ?

★

Vous ai-je dit, amis lecteurs, qu'il règnait une chaleur torride en Australie dans les derniers jours de décembre? C'est l'été, là-bas, et les spectateurs — heureux Australiens! — s'épongeaient le visage « à mouchoir que veux-tu »... Puis il y eut **un orage de derrière les fagots,** si j'ose dire, et le terrain inondé devint très glissant. Ted Schroeder demanda s'il pouvait chausser des « spikes », vous savez : ces chaussures garnies de clous dont les coureurs à pied font usage. Ce qui lui fut refusé catégoriquement par le juge-arbitre. Celui-ci était fort décidé. Il n'est pas étonnant qu'un monsieur si rond n'aime pas les pointes...

★

Lu dans les « Zig-Zags du footballer » de mon copain Jacques Lecocq, ce qui suit :

« Un ancien joueur m'expose un cas intéressant, en demandant la solution qu'on y pourrait apporter(...) :

« A-t-il le droit de toucher la prime hebdo-faisait régulièrement partie de l'é-dépendant prévoi-il ce cas ? » Ce joueur ajoute :

« le blesé madaire ? Le statut du joueur in-quipe première depuis des années... Quelle doit être l'attitude de ses dirigeants ? »

« C'est bien simple. Hélas, trop simple. »

J'ai beaucoup de sympathie pour Jacques Lecoq mais je trouve qu'il va fort quand il dit que ce problème est bien simple. A mon avis le cas du blessé madaire est singulièrement compliqué et j'y regarderais à deux fois avant de décider s'il a le droit de toucher la prime hebdo- même s'il faisait régulièrement partie de l'é-dépendant.

Qu'en pensez-vous, mes jeunes amis ?

★

Succédant à l'équipe de Cardiff, « le quinze » anglais de Beckenham est venu livrer une belle partie de rugby à Cognac, contre l'équipe locale.

Les insulaires se sont déclarés enchantés de leur séjour en France. Ce n'est un secret pour personne que les Anglais adorent (le) Cognac.

A quand une démonstration de Jai-Alai ou de lutte à l'américaine par le Capitaine Haddock ?

A Whisky, évidemment ! E. T.

LA GUERRE DES MONDES

DE H.-G. WELLS

RESUME: Les Marsiens, lancés à la conquête de la terre, dévastent les environs de Londres. La population entière de la capitale, prise de panique, s'est mise en marche vers le nord et vers l'est. Le frère du narrateur, accompagné de deux dames, s'est heurté à une colonne compacte de fugitifs.

MON frère fit reculer contre la la haie le poney et la chaise; la voiture passa et alla s'arrêter plus loin près d'un tournant. C'était une voiture de maître, avec un timon pour deux chevaux, mais il n'y en avait qu'un d'attelé.

Mon frère aperçut vaguement, à travers la poussière, deux hommes qui soulevaient quelque chose sur une civière blanche et déposaient doucement leur fardeau à l'ombre de la haie de troênes.

L'un des hommes revint en courant.

— Est-ce qu'il y a de l'eau par ici ? demanda-t-il. Il a très soif, il est presque moribond. C'est lord Garrick.

— Lord Garrick ! répondit mon frère, le Premier Président de la Cour ?

— De l'eau ? répéta l'autre.

— Il y en a peut-être dans une de ces maisons, dit mon frère, mais nous n'en avons pas et je n'ose pas laisser mes gens.

L'homme essaya de se faire un chemin,. à travers la foule, jusqu'à la porte de la maison du coin.

— Avancez ! disaient les fuyards en le repoussant. Ils viennent ! Avancez !

A ce moment, l'attention de mon frère fut attirée par un homme barbu à face d'oiseau de proie, portant avec grand soin un petit sac à la main, qui se déchira au moment même où mon frère l'apercevait, et dégorgea une masse de souverains qui s'éparpilla en mille morceaux d'or. Les monnaies roulèrent en tous sens sous les pieds confondus des hommes et des chevaux. Le vieillard s'arrêta, considérant d'un œil stupide son tas d'or et le brancard d'un cab, le frappant à l'épaule, l'envoya rouler à terre. Il poussa un cri, et une roue de camion effleura sa tête.

— En avant ! criaient les gens tout autour de lui. Faites de la place !

Aussitôt que le cab fut passé, il se jeta les mains ouvertes sur le tas de pièces d'or et se mit à les ramasser à pleins poings et à en bourrer ses poches. Au moment où il se relevait à demi, un cheval se cabra par-dessus lui et l'abattit sous ses sabots.

— Arrêtez ! s'écria mon frère.

Et, écartant une femme, il essaya d'empoigner la bride du cheval !

Avant qu'il ait pu y parvenir, il entendit un cri sous la voiture et vit dans la poussière la roue passer sur le dos du pauvre diable. Le cocher lança un coup de fouet à mon frère qui passa en courant derrière le véhicule. La multitude des cris l'assourdissait. L'homme se tordait dans la poussière sur son or épars, incapable de se relever, car la roue lui avait brisé les reins et les membres inférieurs étaient insensibles et inanimés. Mon frère se redressa et hurla un ordre au cocher qui suivait; un homme monté sur un cheval noir vint à son secours.

— Enlevez-le de là, dit-il.

L'empoignant de sa main libre par le collet, mon frère voulut traîner l'homme jusqu'au bord. Mais le vieil obstiné ne lâchait pas son or et jetait à son sauveur des regards courroucés, lui martelant le bras de son poing plein de monnaies.

— Avancez! avancez! criaient des voix furieuses derrière eux. En avant ! en avant !

Il y eut un soudain craquement, et le brancard d'une voiture heurta le fiacre que le cavalier maintenait arrêté. Mon frère tourna la tête et l'homme aux pièces, se tordant le cou, vint mordre le poignet qui le tenait. Il y eut un choc : le cheval du cavalier fut envoyé de côté, et celui de la voiture fut repoussé avec lui. Un de ses sabots manqua de très près le pied de mon frère. Il lâcha prise et bondit en arrière. La colère se changea en terreur sur la figure du pauvre diable étendu à terre, et mon frère, qui le perdit de vue, fut entraîné dans le courant, au delà de l'entrée du chemin et dut se débattre de toutes ses forces pour revenir.

Il vit miss Elphinstone se couvrant les yeux de sa main, et un enfant, avec toute la marque de sympathie ordinaire à cet âge, contemplant avec des yeux dilatés un objet poussiéreux, noirâtre et immobile, écrasé et broyé sous les roues.

— Allons-nous-en ! s'écria-t-il. Nous ne pouvons traverser cet enfer !

Et il se mit en devoir de faire tourner la voiture. Ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres dans la direction d'où ils étaient venus. Au tournant du chemin, dans le fossé, sous les troênes, le moribond gisait affreusement pâle, la figure couverte de sueur, les traits tirés. Les deux femmes restaient silencieuses, blotties sur le siège et frissonnantes. Peu après, mon frère s'arrêta de nouveau. Miss Elphinstone était blême et sa belle-sœur, effondrée, pleurait, dans un état trop pitoyable pour réclamer son George. Mon frère était épouvanté et fort perplexe. A peine avaient-ils commencé leur retraite qu'il se rendit compte combien il était urgent et indispensable de traverser le torrent de fuyards. Soudainement résolu, il se tourna vers miss Elphinstone.

— Il faut absolument passer par là, dit-il.

Et il fit de nouveau retourner le poney.

Pour la seconde fois, ce jour-là, la jeune fille fit preuve d'un grand courage. Pour s'ouvrir un passage, mon frère se jeta en plein dans le torrent, maintint en arrière le cheval d'un cab, tandis qu'elle menait le poney par la bride. Un chariot les accrocha un moment, et arracha un long éclat de bois à leur chaise. Au même instant, ils furent pris et entraînés en avant par le courant. Mon frère, la figure et les mains rouges des coups de fouet du cocher, sauta dans la chaise et prit les rênes.

— Braquez le revolver sur celui qui nous suit, s'il nous presse de trop près — non — sur son cheval plutôt, dit-il, en passant l'arme à la jeune fille.

Alors il attendit l'occasion de gagner le côté droit de la route. Mais une fois dans le courant, il sembla perdre toute volonté et faire partie de cette cohue poussiéreuse. Pris dans le torrent, ils traversèrent Chipping Barnet et ils firent un mille de l'autre côté de la ville, avant d'avoir pu se frayer un passage jusqu'au bord opposé de la route. C'était un fracas et une confusion indescriptibles. Mais dans la ville et au dehors, la route se bifurquait fréquemment, ce qui, dans une certaine mesure, diminua la poussée.

Ils prirent un chemin vers l'est à travers Hadley et de chaque côté de la route, en plusieurs endroits ils trouvèrent une multitude de gens buvant dans les ruisseaux; quelques-uns se battaient pour approcher plus vite. Plus loin, du haut d'une colline, près de East Barnet, ils aperçurent deux trains avançant lentement, l'un suivant l'autre, sans signaux, montant vers le nord, fourmillant de gens juchés jusque sur les tenders. Mon frère supposa qu'ils avaient dû s'emplir hors de Londres, car à ce moment la terreur affolée des gens avait rendu les gares terminus impraticables.

Ils firent halte près de là, pendant tout le reste de l'après-midi, car les émotions violentes de la journée les avaient, tous trois complètement épuisés. Ils commençaient à souffrir de la faim : le soir fraîchit, aucun d'eux osait dormir. Dans la soirée, un grand nombre de gens passèrent à une allure précipitée sur la route, près de l'endroit où ils faisaient halte, des gens fuyaient des dangers inconnus et retournaient dans la direction d'où mon frère venait.

Est-ce qu'il y a de l'eau par ici ?

XVII

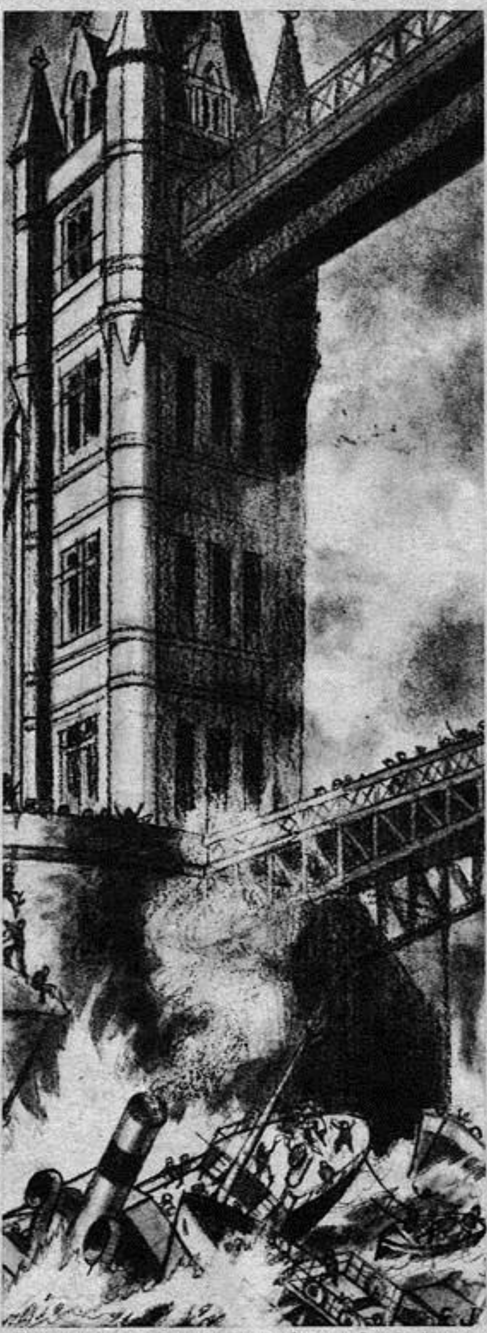
Le « FULGURANT »

Si les Marsiens n'avaient eu pour but que de détruire, ils auraient pu, dès le lundi, anéantir toute la population de Londres pendant qu'elle se répandait lentement à travers les comtés environnants. Des cohues frénétiques débordaient non seulement sur la route de Barnet, mais sur celles d'Edgware et de Waltham Abbey et au long des routes qui, vers l'est, vont à Southend et à Shoeburyness, et, au sud de la Tamise, à Deal et à Broadstairs. Si, par ce matin de juin, quelqu'un se fut trouvé dans un ballon au-dessus de Londres, au milieu du ciel flamboyant, toutes les routes qui vont vers le nord et vers l'est, et où aboutissent les enchevêtrements infinis des rues, eussent semblé pointillées de noir par les innombrables fugitifs, chaque point étant une agonie humaine de terreur et de détresse physique. Je me suis étendu longuement dans le chapitre précédent, sur la description que me fit mon frère de la route qui traverse Chipping Barnet, afin que les lecteurs pussent se rendre compte de l'effet que produisait, sur ceux qui en faisaient partie, ce fourmillement de taches noires. Jamais encore, dans l'histoire du monde, une pareille masse d'êtres humains ne s'étaient mis en mouvement et n'avaient été ensemble. Les hordes légendaires des Goths et des Huns, les plus vastes armées qu'ait jamais vues l'Asie, se fussent perdues dans ce débordement. Ce n'était pas une marche disciplinée, mais une fuite affolée, une terreur panique gigantesque et terrible, sans ordre et sans but, six millions de gens sans armes et sans provisions, allant de l'avant à corps perdu. C'était le commencement de la déroute de la civilisation, du massacre de l'humanité.

Immédiatement au-dessous de lui, l'aéronaute aurait vu, immense et interminable, le réseau des rues, les maisons, les églises, les squares, les places, les jardins déjà vides, s'étaler comme une immense carte, avec toute la contrée du sud barbouillée de noir. A la place d'Ealing, de Richmond, de Winbledon, quelque plume monstrueuse avait laissé tomber une énorme tache d'encre. Incessamment et avec persistance, chaque éclaboussure noire croissait et s'étendait, envoyant des ramifications de tous côtés, tantôt se resserrant entre des élévations de terrain, tantôt dégringolant rapidement la pente de quelque vallée nouvelle, de la même façon qu'une tache s'étendrait sur du papier buvard.

Au delà, derrière les collines bleues qui s'élèvent au sud de la rivière, les Marsiens étincelants allaient de-ci de-là; tranquillement et méthodiquement, ils étalaient leurs nuages empoisonnés sur cette partie de la contrée, les balayant ensuite avec leurs jets de vapeur, quand ils avaient accompli leur œuvre et prenant possession du pays conquis. Il semble qu'ils eurent moins pour but d'exterminer que de démoraliser complètement et de rendre impossible toute résistance. Ils firent sauter toutes les poudrières qu'ils rencontrèrent, coupèrent les lignes télégraphiques et détruisirent en maints endroits les voies ferrées. On eût dit qu'ils coupaient les jarrets du genre humain. Ils ne paraissaient nullement pressés d'étendre le champ de leurs opétions et ne parurent pas dans la partie centrale de Londres de toute cette journée. Il est possible qu'un nombre très considérable de gens soient restés chez eux, à Londres, pendant toute la matinée du lundi. En tous cas, il est certain que beaucoup moururent dans leurs maisons, suffoqués par la Fumée Noire.

Jusque vers midi, le *pool* de Londres fut un spectacle indescriptible. Les steamboats et les bateaux de toutes sortes restèrent sous pression, tandis que les fugitifs offraient d'énormes sommes d'argent, et l'on dit que beaucoup de ceux qui gagnèrent les bateaux à la nage furent repoussés à coups de crocs et se noyèrent. Vers une heure de l'après-midi, le reste aminci d'un nuage de vapeur noire parut entre les arches du pont de Blackfriars. Le *pool*, à ce moment, fut le théâtre d'une confusion folle, de collisions et de batailles acharnées : pendant un instant, une multitude de bateaux et de barques s'embarrassèrent et s'écrasèrent contre une arche du pont de la Tour; les matelots et les mariniers durent se défendre sauvagement contre les gens qui les assaillirent, car beaucoup se risquèrent à descendre au long des piles du pont.



Beaucoup se risquèrent à descendre le long des piles...

Quand, une heure plus tard, un Marsien apparut par delà la Tour de l'Horloge et disparut en aval, il ne flottait plus que des épaves depuis Limehouse.

J'aurai à parler plus tard de la chute du cinquième cylindre. Le sixième tomba à Wimbledon. Mon frère, qui veillait auprès des femmes endormies dans la chaise au milieu d'une prairie, vit sa traînée verte dans le lointain, au delà des collines. Le mardi, la petite troupe, toujours décidée à aller s'embarquer quelque part, se dirigea, à travers la contrée fourmillante, vers Colchester. La nouvelle fut confirmée que les Marsiens étaient maintenant en possession de tout Londres : on les avait vus à Highgate et même, disait-on à Neasdon. Mais mon frère ne les aperçut pour la première fois que le lendemain.

Ce jour-là, les multitudes dispersées commencèrent à sentir le besoin urgent de provisions. A mesure que la faim augmentait, les droits de la propriété étaient de moins en moins respectés. Les fermiers défendaient, les armes à la main, leurs étables, leurs greniers et leurs moissons. Beaucoup de gens maintenant, comme mon frère, se tournaient vers l'est, et même quelques âmes désespérées s'en retournaient vers Londres, avec l'idée d'y trouver de la nourriture. Ces derniers étaient surtout des gens des banlieues du nord qui ne connaissaient que par ouï-dire les effets de la Fumée Noire. Mon frère apprit que la moitié des membres du gouvernement s'étaient réunis à Birmingham et que d'énormes quantités de violents explosifs étaient rassemblées, pour établir des mines automatiques creusées dans les comtés du Midland.

On lui dit aussi que la compagnie du Midland-Railway avait suppléé au personnel qui l'avait quittée au premier jour de la panique, qu'elle avait repris le nord, pour dégager l'encombrement des environs de Londres. On afficha aussi, dans Chipping-Ongar, un avis annonçant que d'immenses magasins de farine se trouvaient en réserve dans les villes du nord et qu'avant vingt-quatre heures on distribuerait du pain aux gens affamés des environs. Mais cette nouvelle ne les détourna pas du plan de salut qu'ils avaient formé et tous trois continuèrent pendant cette journée leur route vers l'est. Ils ne virent de la distribution de pain que cette promesse; d'ailleurs, à vrai dire, personne n'en vit plus qu'eux.

Cette nuit-là, le septième météore tomba sur Primrose Hill. Miss Elphinstone veillait, ce qu'elle faisait alternativement avec mon frère — et c'est elle qui vit sa chute.

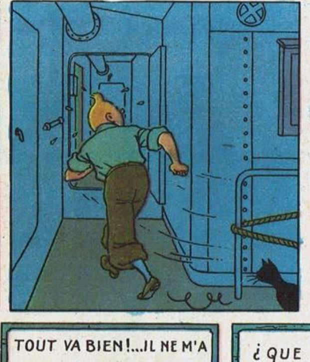
Le mercredi, les trois fugitifs, qui avaient passé la nuit dans un champ de blé encore vert, arrivèrent à Chelmsford, et là un groupe d'habitants, s'intitulant : le Comité d'approvisionnement public, s'empara du poney comme provision et ne voulut rien donner en échange, sinon la promesse d'en avoir un morceau le lendemain. Le bruit courait que les Marsiens étaient à Epping, et l'on parlait aussi de la destruction des poudrières de Waltham Abbey, après une tentative vaine de faire sauter l'un des envahisseurs.

On avait posté des hommes dans les tours de l'église pour épier la venue des Marsiens; mon frère, très heureusement comme la suite le prouva, préféra pousser immédiatement vers la côte plutôt que d'attendre une problématique nourriture, bien que tous trois fussent fort affamés. Vers midi, ils traversèrent Tillingham qui, assez étrangement, parut être désert et silencieux, à part quelques pillards furtifs en quête de nourriture. Passé Tillingham, ils se trouvèrent soudain en vue de la mer, et de la plus surprenante multitude de bateaux de toute sorte qu'il soit possible d'imaginer.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
!
¿QUE PASA, HAY ABAJO?...




¿QUIEN ES?...


ZUT!... ENCORE QUELQU'UN!...


PAS À HÉSITER!... VITE! RENTRONS LÀ!




TOUT VA BIEN!... IL NE M'A PAS VU... IL PASSE...


¿QUE A PASADO, CHIQUITO?...
¿NO ES NADA, DEBE DE SER EL GATO?...


CHIC!... ILS CROIENT QUE C'EST LE CHAT!...




IL RENTRE DANS SA CABINE... LA PORTE SE REFERME... OUF! SAUVÉ!


RRRON
RRRRON
!


SAPRISTI!... IL Y A QUELQU'UN DANS CETTE COUCHETTE!...


VITE! FILONS...


PARDON... HEU... UN PEU PLUS À L'OUEST!...


IL N'Y A QU'UN HOMME AU MONDE POUR PARLER DE LA SORTE... ET CET HOMME, C'EST...


MONSIEUR TOURNESOL!...
HERGÉ

(A suivre.)

PUULANE ET TOHTLANE

CONTE ESTONIEN.



IL y avait autrefois en Estonie un paysan, nommé Jaani, dont l'avarice était connue à l'égal d'un proverbe dans toute la région.

Malgré l'état prospère de ses affaires, il n'était pas heureux, car il calculait chaque jour la part de bénéfice qu'il devait engouffrer dans la nourriture de ses servantes et de ses ouvriers.

Il les nourrissait d'ailleurs si mal que bien rares étaient ceux qui demeuraient chez lui plus de trois mois. Le seul cas connu fut celui d'une servante qui résista six mois au régime de famine que Jaani imposait à son personnel.

Dans le pays, on finit par savoir pourquoi personne ne voulait rester à son service, et dès lors, Jaani fut incapable de trouver encore des domestiques.

Bien ennuyé, il décida un jour de se rendre à Allutaga où vivait un sorcier célèbre. Il lui apporta (avec quels regrets !) une bourse pleine d'or et d'autres présents, puis il lui fit part de son embarras. « Si seulement je pouvais trouver un domestique et une servante qui mangeraient moins et ne me ruineraient pas, ce serait parfait ! »

— La chose n'est pas impossible, dit le sorcier, après avoir bien réfléchi, mais elle dépasse mes forces. Seul le diable est en mesure de t'aider. Si tu veux le rencontrer, tu dois te rendre trois jeudis de suite, un peu avant minuit, au septième carrefour du grand chemin d'Attulaga. Tu prendras avec toi un lièvre noir et tu siffleras jusqu'à ce que le démon se présente. A toi, alors, de conclure le marché. Mais, fais attention de ne pas te laisser duper.

— Où pourrais-je trouver un lièvre noir ? Cela ne se rencontre pas tous les jours !...

— Prends un chat noir. Le diable n'y verra que du feu.

Le premier jeudi qui suivit cet entretien, Jaani se rendit à l'endroit indiqué, muni d'un sac contenant le chat noir. Bien que peu rassuré sur les suites de sa démarche, il siffla et attendit. Personne ne vint. Il siffla une seconde fois en pensant : « S'il ne vient pas, j'aurai fait une course inutile ». Au même moment, un bruit comparable à celui d'un soufflet de forge dechira l'air. Jaani se trouva environné de brouillard, et une voix demanda :

— Que veux-tu ?

— J'ai un lièvre noir à vendre.

— Viens jeudi prochain. Je n'ai pas le temps de faire marché aujourd'hui. Et au même moment le brouillard, qui n'avait cessé d'entourer le paysan durant l'entretien, se dissipa comme rosée au soleil.

Assez fâché d'avoir fait pour rien cette longue route, Jaani retourna chez lui, mais le jeudi suivant il se rendit de nouveau au carrefour.

A peine eut-il sifflé qu'apparut devant lui un petit gnome ricanant :

— Que veux-tu ?

— J'ai un lièvre noir à vendre, dit Jaani.

— Quel est ton prix ?

— Je ne désire rien d'autre en échange qu'un ouvrier et une servante qui ne me ruineraient point par leur appétit.

— Pour combien de temps veux-tu conclure l'engagement ?

— Pour toute ma vie.

— Voilà qui est impossible ! Nous ne pouvons traiter que pour sept ans ou pour deux fois sept ans.

— Soit, je suis d'accord pour deux fois sept ans.

— Et bien, viens jeudi prochain et apporte le lièvre noir, moi je t'amènerai un ouvrier et une servante qui ne te demanderont rien à manger ni à boire. Seulement, quand viendra l'été, tu devras les faire, de temps en temps, tremper dans l'eau, sinon ils sècheraient et ne pourraient plus travailler.

Le paysan se trouva au rendez-vous du troisième jeudi. Il siffla comme les autres fois, et le diable apparut. Il était seul. Nul ouvrier, ni servante ne l'accompagnait.

— Il faut qu'en confirmation de notre traité tu me donnes trois gouttes du sang de ton « doigt sans nom » (annulaire), dit-il à Jaani. De cette manière tu ne pourras plus reculer...

— Soit, mais je ne vois ni le domestique ni la servante.

— Ils sont dans mon sac.

Jaani crut à une fumisterie. Le diable qui semblait deviner ses pensées lui dit :

— Je ne te trompe pas. Et en même temps, il plongea la main dans la sacoche, et en retira un étui de la grandeur d'une quenouille qu'il jeta par terre en disant : « Voilà ton ouvrier ». Au même instant, un homme de grande taille et aux larges épaules se dressa devant le paysan. D'un second étui jeté à terre sortit, ensuite, une servante.

— Voilà des domestiques qui ne mangent pas. Et maintenant, donne-moi les gouttes de ton sang, et le lièvre noir. Après cela, tu pourras rentrer chez toi.

Jaani s'exécuta, puis demanda le nom de ses nouveaux serviteurs.

— L'ouvrier s'appelle Puulane (de bois), et Tohtlane (d'écorce) est le nom de la servante. Adieu !

Le paysan rentra chez lui, et dès le lendemain, l'ouvrier et la servante commencèrent leur travail. Jamais ils ne demandaient à manger ni à boire, ce qui comblait de joie le cœur de Jaani. Dès que, par les jours chauds de l'été, ils paraissaient sécher, l'avare les mettait à tremper du soir au lendemain matin, et ils redevenaient forts et frais comme auparavant.

Jaani, n'ayant plus à nourrir ses domestiques ni à leur donner de gages, voyait chaque année s'accroître ses trésors.

Ainsi passèrent deux fois sept années, et le contrat approcha de son échéance. Cette perspective accablait Jaani de chagrin. En songeant aux serviteurs qu'il allait perdre, il aurait bien voulu trouver le moyen de prolonger le temps stipulé dans la convention.

Un matin, s'étant levé (on était au dernier jour de la quatorzième année), il ne trouva ni l'ouvrier ni la servante au travail. Croyant qu'ils dormaient encore au grenier, il y grimpa par l'échelle, mais n'y vit aucun être vivant. Sur la couche où avaient sommeillé Puulane et Tohlane, il n'aperçut qu'un morceau de bois et un petit tas d'écorce de bouleau. Alors, il comprit ce que signifiaient les noms de la servante et de l'ouvrier. Ils avaient été créés d'écorce et de bois, par une force magique !

Jaani voulut redescendre l'échelle, mais une main invisible le saisit par la gorge et l'étrangla.

Un peu plus tard, sa femme qui le cherchait, ne trouva plus au grenier que trois gouttes de sang. Elle entra dans le magasin aux provisions et vit que tout le blé avait disparu. Quelqu'un l'avait remplacé par des feuilles de bouleau ...

La femme mourut de chagrin la même année, sans même avoir su que Jaani avait vendu son âme au diable par avarice, et que le diable l'avait étranglé...

OLAVI KOSKINEN.



Chers Amis, TINTIN commence aujourd'hui la publication d'une rubrique que vous attendiez avec impatience : la Philatélie.

Il est certain que, parmi vous, les collectionneurs de timbres sont nombreux.

Ils trouveront chaque semaine, à cette place, les directives nécessaires pour se constituer une petite collection instructive et amusante, sur les légendes et les grands faits de l'histoire, sur la géographie, les sports, le scoutisme, etc...

Des concours destinés à récompenser les meilleurs travaux seront organisés.

Je suis à votre disposition pour vous donner les renseignements qui vous paraîtraient utiles.

Ecrivez-moi, soumettez-moi vos désirs, vos doutes, et vos difficultés! Je vous répondrai soit directement soit par l'intermédiaire de TINTIN.

★

LES BELLES LEGENDES

TCHANTCHES

CETTE très vieille légende nous a été contée naguère par un théâtre de marionnettes. Tchantchès a-t-il vraiment existé ?... On ne le sait.

La tradition rapporte qu'il vivait au temps de l'empereur Charlemagne et qu'il vouait à son souverain un véritable culte.

Il prit part à la célèbre expédition de Roncevaux contre les Sarrasins, et l'on raconte qu'il y déploya une bravoure surhumaine en mettant à mal 3.000 infidèles.

Au point de vue personnel, Tchantchès est un Liégeois au cœur d'or et à la langue bien pendue, comme il s'en rencontre encore beaucoup aujourd'hui. Il avait l'esprit frondeur et son seul défaut était d'aimer un peu trop le bon vin.

Son épouse, une femme vertueuse et bonne, aurait bien voulu l'éloigner de la dive bouteille, mais il paraît que ses efforts demeurèrent infructueux.

La légende de Tchantchès a été illustrée par une série de timbres belges parue en 1944. L'exemplaire de 3,25 frs. + 11,75 frs. nous montre le héros liégeois renversant un Sarrasin d'un coup de tête dans la poitrine.

FR. DEPIENNE.



MELI-MELO



LE SAVIEZ-VOUS ?...

LE pétrole provient des coquillages !... Mais oui, des petits coquillages que vous vous amusiez, lorsque vous étiez plus petits, à ramasser sur la plage !...

Des océans entiers sont recouverts de leurs débris, au point que les fameuses nécropoles d'éléphants ne sont rien en comparaison de leurs ossuaires. On trouve aussi des coquillages enfouis dans la terre, en masses compactes, depuis des milliers d'années. Le temps les a fossilisés et c'est d'eux que provient le fameux pétrole.

Naguère, un modeste marchand du nom de Marcus Samuel transforma en bateau-citerne le bâtiment dans lequel il transportait une cargaison de coquillages, du Japon en Angleterre. Une marque venait de naître. Et une enseigne... Vous la rencontrez tous les jours dans la rue. Elle a la forme d'un coquillage.



L'ON vient de découvrir un monde nouveau...

Depuis longtemps une légende circulait dans le Nord Canadien. On parlait d'une contrée sauvage et désolée, où vivaient de farouches Indiens chasseurs de têtes.

Un jeune géologue américain nommé Watts partit un jour, avec sa femme et son frère, à la découverte de cette mystérieuse région. On n'entendit plus parler d'eux durant plusieurs semaines. Mais lorsqu'ils revinrent, ils firent des révélations surprenantes.

Il existerait en plein Nord, une vallée au climat semi-tropical, à la végétation très riche, abritée du vent par des collines, et irriguée de sources d'eau chaude... bref, un véritable paradis terrestre.

On suppose que c'est pour éloigner les Blancs de ce coin privilégié du monde, que les Indiens font courir ces légendes sauvages sur les chasseurs de têtes...



MOTS-CROISÉS

DE très nombreux lecteurs nous ont demandé des mots croisés. Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui répondre à leur désir. Qu'ils sachent que nous nous efforcerons dorénavant de publier des « cross-worlds » le plus souvent possible.



HORIZONTALEMENT. — 1. Un de vos grands amis. —2. Donner un coup de main. — Deux premières lettres d'un prénom masculin. — 3. Un autre de vos grands amis. — Interjection. — 4. Composé d'oxygène et d'hydrogène. — LORI de droite à gauche. — 5. Termes mnémotechniques. — 6. Phonétiquement : se trompèrent de chemin. — Phonétiquement : règle ses dettes. — 7. Interjection. — Un bout de la mortaise. — 8. Soldat du génie. — Connu. — 9. Peau de veau. — 10. Petit collet.

VERTICALEMENT. — 1. Impliquent l'obscurité. — 2. 3,146 à l'envers. — Rivière de Suisse. — Capitale Européenne. — 3. Ville de Belgique. — Cheval vapeur. — 4. Début de Tuileries. — En forme d'œuf. — 5. Immédiatement. — Pommade de plomb. — 6. Préfixe. — Exagérer. — 7. Couler d'une certaine manière. — 8. Est plus ou moins longue selon la saison. — 9. Diminutif d'un prénom célèbre. — Fleuve d'Italie. — Commencement et fin de nuit. — 10. Donnent une marque d'attention.

ATTENTION !

En examinant les mots des 1e, 2e, 3e et 6e rangées horizontales, ainsi que de la 10e rangée verticale, vous trouverez une phrase qui vous intéresse tout particulièrement.

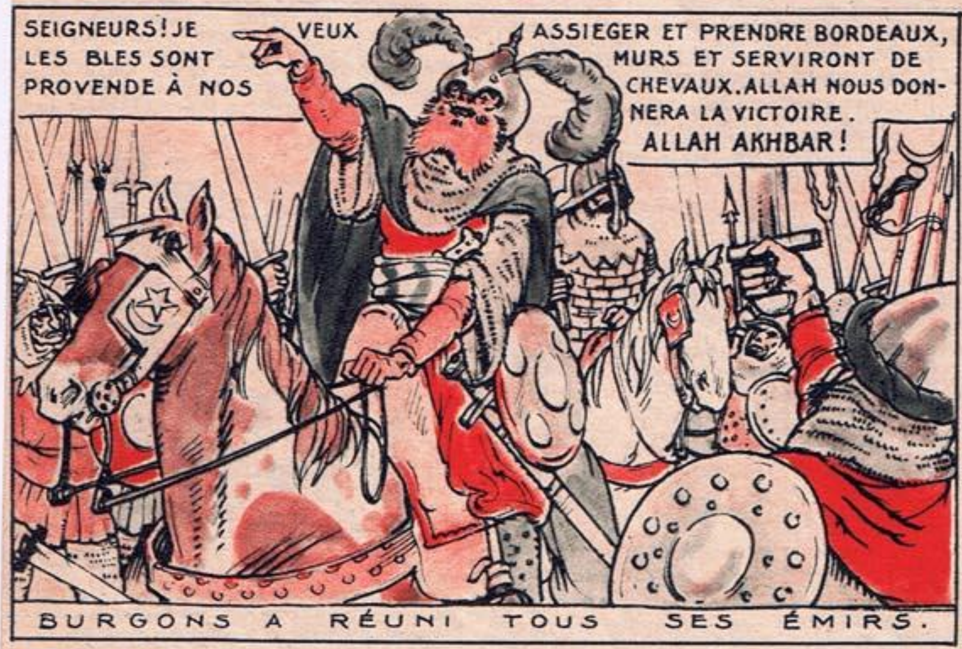
notre GRAND CONCOURS

UNE BONNE NOUVELLE.

C'est à partir du jeudi 13 février que nous publierons les premiers résultats de notre grand concours. N'oubliez donc pas de retenir les prochains numéros de TINTIN chez votre marchand habituel. Vous aurez peut-être la joie de constater que vous avez envoyé des réponses exactes.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY

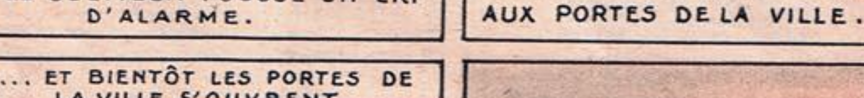


















(A suivre)



J.-J. ROLLARD. — D'abord, les navires ne coulent pas toujours lentement... Celà dépend de l'importance de l'avarie qui est la cause du naufrage. Il se peut qu'il faille plusieurs heures pour que pénètre assez d'eau pour faire couler le bateau; par contre, si une formidable explosion a coupé le navire en plusieurs morceaux, tout est fini en quelques minutes.

J'ai commandé, au cours de ma carrière, beaucoup de bateaux, voiliers et vapeurs, cargos et paquebots; le dernier fut le « Sirius », un chalutier.

J. ROELAND, Boitsfort. — Les mouettes suivent les bateaux, très loin au large des côtes, par gourmandise : elles se régalent des déchets de nourriture que les cuisiniers jettent à la mer.

Quand on pose des colles au Capitaine, il faut se garder de faire des fautes d'orthographe... Les « cargue-fonds » sont des cordages servant à remonter le bas d'une voile carrée le long de la vergue, pour la « carguer ». — Les « martingales » sont de gros cordages ou des chaînes rattachant le « beaupré » à la coque, pour qu'il résiste à la traction des « étais ».

Robert DENYS, Bruxelles. — L'origine des bateaux est tellement lointaine que nul ne connait l'histoire du premier bateau ni du premier marin. J'ai reçu tellement de demandes concernant les petits bateaux dans des bouteilles, que je traite longuement cette question dans un entretien.

P. BRASSINE, Etterbeek. — Ta carte me montre que tu as parfaitement saisi ce que sont la Latitude et la Longitude. Le point que j'avais défini par 18° de Latitude-Nord et 42° de Longitude-Ouest se trouve en plein Océan Atlantique, à mi-chemin entre Dakar et la Havane, au nord du Brésil. La deuxième réponse juste qui m'est parvenue est celle d'André BERNARD, de Ferrières.

Marie VERAART, Bruxelles. — Ton Papa a parfaitement raison : une erreur de typographie s'est glissée dans notre article. Le diamètre de Mars étant de la moitié de celui de la Terre, son volume est huit fois moindre, de même par conséquent que sa force d'attraction et sa pesanteur. Ta carte nous prouve une fois de plus que TINTIN intéresse non seulement nos jeunes amis, mais également leurs parents; nous en sommes fiers...

Jacques PERIER, Bruxelles. — Il est anormal, en effet, que la Belgique qui compte 65 kilomètres de côtes et l'un des plus grands ports du monde, n'ait pas de Musée National de la Marine. Il est d'ailleurs le seul pays maritime d'Europe dans ce cas. Il y eut pourtant quelques essais.

En 1914, l'avocat Charles Maroy créa le « Musée de la Mer », à l'Union Coloniale de Bruxelles. D'autre part, dans les réserves du Musée de la Porte de Hal, il y avait un nombre imposant de modèles de navires belges, véritable patrimoine national, dont une grande partie fut vendue vers 1935. Il y en avait également de fort beaux à Anvers, au Musée du Steen. En 1925, un musée communal de la navigation fut fondé dans cette ville. Mais toutes ces réalisations ne vécurent pas.

Seul le Musée de l'Armée, à Bruxelles, conserve précieusement certains modèles intéressants, que nous engageons nos amis à aller voir. En dehors de celà, je connais en Belgique quelques collections privées de grande valeur.

En 1939 une société « l'Association des Amis du Musée National de Marine » a été fondée à Anvers, ayant pour but la création d'un Musée National digne de la belle tradition maritime de la Belgique. A cet effet les modèles anciens des différents musées anversois, en attendant de trouver un local digne d'eux, ont été groupés à la « Maison de la Hesse ».

Robert VERSTRAETEN, Ixelles. — Tes suggestions sur le « Titanic » et le « Lusitania » sont très intéressantes; j'y penserai.

Francis PAULET, Vilvorde. — Les bateaux si rapides dont tu parles sont mûs par de petits moteurs à essence coûtant près de 2.000 francs; ils son' assez difficiles à construire. Nous en reparlerons un de ces jours.

Ignace VAN DE WALL, Tielt. — Un noyé remonte à la surface de l'eau à cause des fermentations intestinales qui, produisant des gaz, augmentent le volume, donc le déplacement du corps sans en changer le poids.

R. VAN AERDE, Forest. — Il n'est pas exclus d'employer le balsa en modèle de marine, pour obtenir une très grande légèreté; ce bois n'est cependant pas à conseiller dans ce cas, à cause de sa fragilité et de sa porosité; je te conseille d'employer plutôt des bois du pays, tels que le peuplier, ou des triplex d'aviation.

Pierre BRASSINE, Etterbeek. — Ta question est également posée par d'autres lecteurs; j'y réponds donc longuement dans un entretien. La navigation à bord d'un voilier constitue une école de courage et de discipline incomparable, et elle développe le « sens de la mer ». — Les bateaux d'un fort tonnage, moins secoués par la tempête que les petits, semblent plus capables de résister aux assauts de la mer. On a cependant vu de gros paquebots complètement disloqués par les lames furieuses, tandis que de tout petits voiliers sortaient victorieux de la lutte contre les flots. On ne peut donc pas généraliser, ni surtout indiquer les limites de la sécurité.

Jean FORET, Weesembeek. — Tes bateaux ont la coque trop lourde, et manquent de lest, au dessous de la coque. Fais-les creux, le plus léger possible, et mets du plomb dessous; il ne m'est pas possible de te faire ici tout un cours d'architecture navale; je te conseille de t'adresser à une maison spécialisée. Emploie, par exemple, le peuplier.

Jacques Masure, Wasmes. — Ta question intéressant beaucoup de lecteurs, j'y réponds longuement dans un entretien.

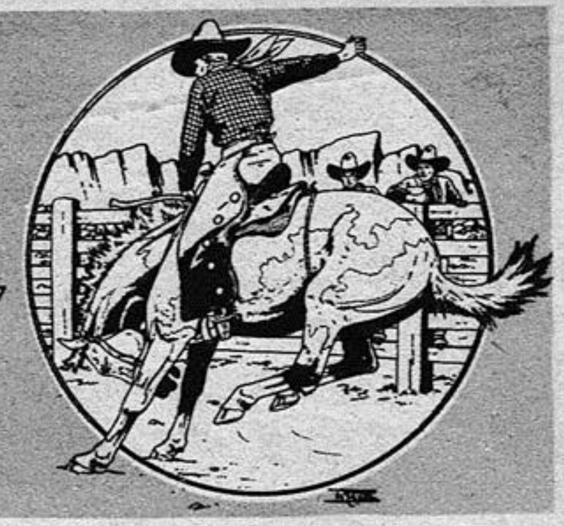
PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

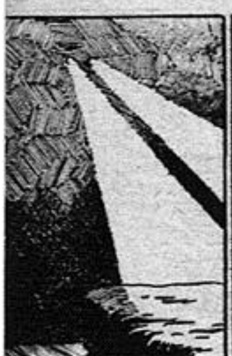
LE GOLDEN HIND de Sir Francis Drake (1562). — C'est avec ce navire que le grand navigateur anglais mena la vie dure aux galères espagnoles. Il fit le tour du monde en trois ans. La reine Elisabeth se rendit à son bord et arma Francis Drake chevalier en récompense de ses loyaux services.

HERGÉ

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC













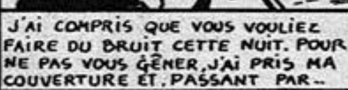






















(A suivre.)



RIEN ne prédestinait M. de Bougainville à devenir marin. Il descendait d'une vieille famille de magistrats et, en fils soumis, c'est d'abord dans cette voie-là qu'il s'engagea. Mais il n'était pas homme à se complaire au milieu des procès; lorsque le droit l'eut lassé, ce qui advint très rapidement, il se fit soldat.

Et quel soldat !...

Nous le retrouvons en 1756, aide de camp du marquis de Montcalm qui guerroie au Canada contre les Anglais. Rien ne plaît tant à notre Bougainville que cette vie constamment sur le qui-vive, que ces courses dans les forêts immenses, que ces descentes périlleuses à travers les rapides du Saint-Laurent !... Il se lie d'amitié avec les Indiens, va jusqu'à s'introduire au sein de leurs familles et prend, dans la tribu des Iroquois, le nom de « Grand Ciel en courraux » ! — Ce n'est certes pas un mince sujet d'étonnement que d'imaginer ce Français fougueux fumant le calumet de paix avec ses frères les Peaux-Rouges, tout en chantant de vieilles mélopées de guerre !...

La paix que signent la France et l'Angleterre, en 1764, ramène Bougainville dans la mère-patrie. Que va-t-il devenir ? L'armée ne lui offre plus que les ressources misérables d'une vie de garnison, mais il reste la mer !... L'existence du marin n'est-elle pas une aventure tous les jours renouvelée ? Le parti de Bougainville est vite pris. Il deviendra marin.

Son patriotisme s'accommode mal de la perte du Canada que l'Angleterre vient de ravir à la France. Il rêve de fonder ailleurs, dans le Sud, une nouvelle France, qui remplacera celle que la métropole a perdue dans le Nord. C'est sur les îles Malouines (aujourd'hui îles Falkland) que se fixe son choix. Projet magnifique, mais d'une réalisation difficile et coûteuse !...

Bougainville, généreusement, engloutit la totalité de sa fortune (603.000 livres) dans l'équipement d'une flotte et l'année suivante, en 1763, il appareille de Saint-Malo...

Pendant deux longues années il s'acharnera à créer, là-bas, une ville et un peuple. A son instigation, de nombreux colons s'en iront s'installer dans ces Malouines froides, grises et pluvieuses, battues par tous les vents du Sud... Bougainville entrevoit déjà le couronnement de ses efforts, quand il est brusquement désavoué par son gouvernement. Il avait prévu toutes les difficultés, sauf celles de la politique internationale. L'ordre arrive, brutal, sans appel : Il faut céder l'archipel aux autorités espagnoles et assurer l'évacuation des colons français qui s'y sont installés.

Mais Bougainville ne se décourage point. Il supplie, intrigue, ergote, et finalement, s'il n'arrive pas à obtenir que Paris revienne sur sa décision, il arrache pourtant la permission de revenir en France par les mers du Sud, c'est-à-dire de faire le tour du monde avant de regagner les côtes de Bretagne.

Le Ministre de la Marine lui confie deux bateaux joliment baptisés « La Boudeuse » et « L'Etoile ». Etaient-ce des corvettes, des frégates ? On ne le sait trop. Les contemporains de notre héros avaient la fâcheuse habitude d'employer ces dénominations l'une pour l'autre. Bougainville se prépare fiévreusement au grand voyage. Il est entouré de marins éprouvés, d'hommes de confiance, animés comme lui d'un amour profond pour l'aventure et les horizons lointains.



Les deux navires s'élancent à l'assaut de l'inconnu. Ils atteignent, un 4 décembre, le détroit de Magellan aux méandres compliqués. Le louvoyage à travers le brouillard, la pluie et le vent y est un véritable tour de force. Du pont, les hommes d'équipages observent les indigènes avec curiosité; ce sont des Fuégiens, les plus déshérités, sans doute, des êtres humains, et des Patagons, colosses incultes et féroces...

La navigation le long des côtes se poursuit pendant vingt-quatre heures puis, soudain, le rideau se lève sur la lumière splendide, sur le soleil retrouvé... L'Océan Pacifique... L'immense désert d'eau, le monde sans limite...

Durant des jours et des jours, « L'Etoile » et « La Boudeuse » n'ont plus pour compagnons de voyage que des albatros affamés qui, dans leur sillage, guettent les naufragés. L'ennui s'installe à bord, puis la faim et la soif... On va, en désespoir de cause, jusqu'à tenter de distiller l'eau de mer !

Enfin, voici des terres... Hélas, quelles terres (1) ! De misérables îles pelées, balayées par les cyclones, sur les plages desquelles on distingue quelques sauvages noirs et hargneux qui menacent les Français de leurs piques !...

La mer se fait sournoise. A chaque instant, des récifs qu'on n'évite que par miracle, menacent la vie des malheureux navigateurs...

Pourtant le voyage se poursuit. Il se poursuit, à travers vents et marées, obstiné, héroïque...

Et voici que le 4 avril 1768, apparaît brusquement, dans l'apothéose du soleil, une terre magnifique au littoral frangé de dentelles de vagues, au sable d'or et à la végétation luxuriante et verte...

Les marins s'en approchent prudemment. Ils distinguent bientôt sous la voûte des arbres, des cases rustiques mais charmantes; plus loin, des cascades d'eau claire, des ruisseaux, des cocotiers, des manguiers, toute une flore de paradis terrestre...

Et la mer se peuple... D'étranges pirogues à balanciers se dirigent vers le navire. Elles sont remplies d'hommes aux corps bruns et musclés, qui chantent et portent dans leurs bras des fleurs et des fruits :

Tahiti !...

Les Français y sont reçus comme des frères. Pendant onze jours et onze nuits, ils y coulent des heures merveilleuses, des heures inoubliables...

Mais Bougainville n'est pas homme à dormir sur ses lauriers. Il a conquis une nouvelle terre pour la France. Il faut qu'il en fasse remise à la patrie.

A l'aube du douzième jour, « La Boudeuse » et « L'Etoile » hissent leurs voiles et s'éloignent à regret de la terre bénie...

Près de trois siècles ont passé depuis lors.

Mais grâce à Bougainville, Tahiti est aujourd'hui encore l'un des plus beaux fleurons de l'Empire français.

(1) Iles Tuamotou.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.

« Les Editions du Lombard »
Rédacteur en chef : André D. Fernez